



# Généralisations

un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France

## Extraits littéraires

Première période : 1900-1962

- Isabelle Eberhardt
- Jean El Mouhoub Amrouche
- Mouloud Feraoun
- Albert Camus
- Mohammed Dib
- Albert Memmi
- Driss Chraïbi
- Kateb Yacine

*En annexe, deux regards sur les Maghrébins en France pendant la Guerre d'Algérie :*  
Claire Etcherelli et Didier Daeninckx

## Isabelle Eberhardt (1877-1904)

Née en Suisse en 1877, fille illégitime de réfugiés russes, Isabelle Eberhardt arrive en Algérie à l'âge de vingt ans. Fascinée par le Maghreb, elle voyage à cheval, vêtue en homme d'un burnous de laine blanche, sous le nom de Mahmoud Saadi. Ce costume masculin lui permet d'investir les lieux les plus divers, saints ou mal famés, d'ordinaire interdits aux femmes. À la différence des orientalistes du XIX<sup>e</sup> siècle, occupés à édifier un mythe exotique, Isabelle Eberhardt entre au plus profond de l'histoire et de la culture maghrébines. Elle se convertit à l'islam, mène des enquêtes, rédige des articles journalistiques et devient même reporter de guerre dans le Sud oranais, où les tribus réfractaires résistent à l'armée coloniale. La passion de l'Afrique, qui imprègne aussi ses œuvres littéraires, en majeure partie écrites entre 1900 et 1904, est intimement liée chez elle à la condamnation du colonialisme et à un engagement fermement revendiqué. Ces positions lui vaudront tentative d'assassinat et expulsion d'Algérie en 1901. Elle y revient une fois mariée.

Le 21 octobre 1904, à l'âge de vingt-sept ans, elle meurt à Aïn Sefra, emportée par la crue de l'oued et sa coulée de boue.

### *Criminel* in **Yasmina et autres nouvelles algériennes** (1900-1904)

Au moment du procès des « insurgés de Margueritte », en 1902, Isabelle Eberhardt assiste, près de Ténès, à l'accaparement des terres par les colons. Révoltée, elle affirme sa volonté : « Commencer ma carrière en me posant carrément en défenseur de mes frères, les musulmans d'Algérie ». C'est ce dont il s'agit dans la nouvelle « Criminel ».

Dans le bas-fond humide, entouré de hautes montagnes nues et de falaises rouges, on venait de créer le « centre » Robespierre. Les terrains de colonisation avaient été prélevés sur le territoire des Ouled-Bou-Naga, des champs pierreux et roux, pauvres d'ailleurs... Mais les « directeurs », les « inspecteurs » et autres fonctionnaires d'Alger, chargés de « peupler » l'Algérie et de toucher des appointements proconsulaires n'y étaient jamais venus.

Pendant un mois, les paperasses s'étaient accumulées, coûteuses et inutiles, pour donner un semblant de légalité à ce qui, en fait, n'était que la ruine d'une grande tribu et une entreprise aléatoire pour les futurs colons.

Qu'importait ? Ni de la tribu ni des colons, personne ne se souciait dans les bureaux d'Alger...

Sur le versant ouest de la montagne, la fraction des Bou-Achour occupait depuis un temps immémorial les meilleures terres de la région. Unis par une étroite consanguinité, ils vivaient sur leurs terrains sans procéder à aucun partage.

Mais l'expropriation était venue, et on avait procédé à une enquête longue et embrouillée sur les droits légaux de chacun des fellahs au terrain occupé. Pour cela, on avait fouillé dans les vieux actes jaunis et écornés des cadis de jadis, on avait établi le degré de parenté des Bou-Achour entre eux.

Ensuite, se basant sur ces découvertes, on fit le partage des indemnités à distribuer. Là, encore, la triste comédie bureaucratique porta ses fruits malsains...

Le soleil de l'automne, presque sans ardeur, patinait d'or pâle les bâtiments administratifs, laids et délabrés. Autour, les maisons en plâtras tombaient en ruine et l'herbe poussait sur les tuiles ternies, délavées.

En face des bureaux, la troupe grise des Ouled-Bou-Naga s'entassait. Accroupis par terre, enveloppés dans leurs burnous d'une teinte uniformément terreuse, ils attendaient, résignés, passifs.

Il y avait là toutes les variétés du type tellien : profils berbères aux traits minces, aux yeux roux d'oiseau de proie ; faces alourdies de sang noir, lippues, glabres ; visages arabes, aquilins et sévères.

Les voiles roulés de cordelettes fauves et les vêtements flottant, ondoyant au gré des attitudes et des gestes, donnaient aux Africains une nuance d'archaïsme, et sans les laides constructions « européennes » d'en face, la vision eût été sans âge.

Mohammed Achouri, un grand vieillard maigre au visage ascétique, aux traits durs, à l'œil soucieux, attendait un peu à l'écart, roulant entre ses doigts osseux les grains jaunes de son chapelet. Son regard se perdait dans les lointains où une poussière d'or terne flottait.

Les fellahs, soucieux sous leur apparence résignée et fermée, parlaient peu.

On allait leur payer leurs terres, justifier les avantages qu'on avait, avant la pression définitive, fait miroiter à leurs yeux avides, à leurs yeux de pauvres et de simples.

Et une angoisse leur venait d'attendre aussi longtemps... On les avait convoqués pour le mardi, mais on était déjà au matin du vendredi et on ne leur avait encore rien donné.

Après des jours et des jours, ils sont finalement reçus. Mohammed Achour perçoit... deux sous pour ses biens. Humilié et révolté, il proteste, en vain. Poussé par le dénuement, il finit par s'engager comme valet de ferme chez M. Gaillard, colon, brave homme au demeurant, et qui a reçu la majeure partie des terres des Bou-Achour... Voyant la prospérité des récoltes, le fellah met le feu à la grange...

### Jean El Mouhoub Amrouche (1906-1962)

Né en 1906 à Ighil Ali, en Algérie, dans une famille kabyle de la vallée de la Soummam, Jean El Mouhoub Amrouche a passé sa jeunesse à Tunis. Sa famille s'est convertie au catholicisme et a adopté la langue française, langue qui sera celle du poète. Après des études supérieures en France, il est professeur de Lettres dans divers lycées de Tunisie et d'Algérie. Au milieu des années 1930, il publie ses premiers poèmes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il rencontre André Gide à Tunis et rejoint les milieux gaullistes à Alger. Il réalise des émissions littéraires à la radio, à Tunis, Alger puis Paris (entre 1944 et 1958) et s'entretient avec les grandes figures de la littérature et de la philosophie de son temps (François Mauriac, André Gide, Paul Claudel, Giuseppe Ungaretti...). Militant de l'indépendance algérienne, il participe le 27 janvier 1956 à Paris au meeting organisé par le comité des intellectuels contre la poursuite de la guerre en Algérie. En raison de ses positions, le dialogue est rompu avec Albert Camus qui le traite de « dangereux sophiste ». Il est chassé de Radio France par Michel Debré alors qu'il sert d'intermédiaire entre les instances du F.L.N. algérien et le général de Gaulle dont il est un interlocuteur privilégié. Il continue son activité à la radio suisse de 1958 à 1961. Jean El Mouhoub Amrouche est mort en 1962, quelques semaines avant les accords d'Évian.

Kabyle, Algérien, chrétien, Français... le poète nourrit toute son œuvre de la quête mystique d'une fusion entre les deux cultures qui fondent son être. Il y exprime la déchirure de l'exil. Parmi ses œuvres, citons *Cendres* (poèmes écrits en 1928-1934), *Étoile secrète* (1937), *Chants berbères de Kabylie* (1939).

#### **Étoile secrète** (1937, première édition)

Jean Dejeux, auteur d'une étude sur le sentiment religieux chez Jean Amrouche, écrit à son propos: « On pressent parfois que notre poète se situe à un carrefour de routes où rythmes ancestraux de la terre natale, réminiscences islamiques de la culture ambiante se croisent avec un drame chrétien et une foi chrétienne. » Comme le remarque Ammar Hamdani dans sa préface au recueil : « Observons simplement que l'Étoile n'est pas que de Bethléem ; elle est aussi symbole algérien par excellence. »

*Enfance de l'absent* (extrait)

« Les courants veillent, d'île en île  
Portant les fruits des continents.

« Contemple ces fleuves de vie, lignes des forces océanes !  
Les peuples en exil se laissaient dériver ;  
Les barques par milliers chargeaient l'espoir des hommes  
Vers l'éblouissement de l'aurore natale.  
« Nous appareillerons vers les îles australes  
Qui baignent leurs cheveux, le soir, à l'orient.  
Nous irons le front haut, les yeux clos, les mains vides,  
Le corps nu et nimbé de notre antique gloire  
Dans le jardin secret d'au-delà de la Nuit.

*Deuxième lettre de l'absent* (extrait)

J'ai reconnu ce paysage comme s'il dormait au fond de moi. Les pierres blanches avec leurs visages d'ossements, ce figuier témoin de la mort sont mes compagnons de jour. Je voudrais imiter leur mutisme, leur attente ; j'écoute dans une agonie passionnée, au-delà du silence et de la lumière, une éclosion de vie nouvelle.

Les falaises bleussent, le soir, et commence la lente coulée des étoiles.

**Chants berbères de Kabylie** (1938 et 1987)

Ayant collecté ces chants berbères de Kabylie, Jean El Mouhoub Amrouche, les fixe par écrit, les traduit en français pour leur parution en 1938. En 1987, ils retrouvent leur version originale dans une publication posthume bilingue. Mouloud Mammeri écrit à cette occasion en s'adressant au poète : « Ces vers que vous avez sucés avec le lait de Fadma At Mansur\*, vous avez été contraint de les rendre dans une langue étrangère. Ils essayaient à tâtons de rendre les échos qui résonnaient en vous autrement. Ils étaient beaux, mais ils pleuraient l'exil (d iyriben) ; pour qui connaissait la source d'où ils sourdaient, ils faisaient orphelins. Il fallait raccorder les morceaux brisés de vos cœurs jamais guéris de la blessure. Voilà, c'est fait . »

*\*la mère de Jean Amrouche, convertie jeune au christianisme, ayant vécu quarante ans en Tunisie, et qui se définit elle-même comme celle qui est « toujours restée « la Kabyle », celle qui « jamais, ne s'est sentie chez elle nulle part » ».*

in *Chants de l'exil*

16

Ay nniy açal uya  
Ur kem zriy a tamurt-iw

Il y a si longtemps que je ne t'ai vu  
Ô mon pays !

Zriy amgud n rremman  
Ur fellas tebreq tiṭṭ-iw

Si j'avais planté une bouture de grenadier :  
Si j'avais pu suivre sa croissance,  
Mon œil se serait illuminé.

Yemma taezizt a yemma  
Tef rebea tebḍḍi- ul-iw

À cause de toi, mère bien-aimée,  
Mon cœur, en quatre, s'est brisé.

## Mouloud Feraoun (1913-1962)

Né en 1913 à Tizi Hibel en Haute Kabylie, Mouloud Feraoun est un écrivain algérien de langue française. Devenu instituteur en 1935 puis directeur d'école en 1952, en Kabylie puis à Alger, il s'engage en 1960 dans les Centres sociaux éducatifs, structure d'alphabétisation et d'action sociale envers les plus défavorisés. Créé à l'initiative de Germaine Tillion, cet organisme, qui vise à une coopération entre les communautés, est suspect aux yeux des partisans de l'Algérie française, et accusé par les militaires d'intelligence avec le F.L.N. Le 15 mars 1962, à quatre jours du cessez-le-feu, un commando de l'O.A.S. fait irruption dans une réunion et assassine Mouloud Feraoun ainsi que cinq autres responsables.

L'œuvre de cet écrivain exprime les fondements de son identité : l'origine familiale pauvre, la culture kabyle, l'école et la langue françaises : ces trois composantes intimement mêlées sont au cœur de sa création, notamment dans son premier roman, *Le Fils du pauvre* (1950). Dans *La Terre et le Sang* (1953), le sujet conjugue émigration, mariage mixte et double culture. L'attachement à la terre kabyle parcourt tous les récits de l'auteur, *Jours de Kabylie*, par exemple, texte que certains jugeront insuffisamment radical sur la question de l'occupation coloniale ... Or, il faut lire le *Journal de Mouloud Feraoun*, tenu de 1955 à 1962, et paru après la mort de l'écrivain, pour mesurer sa condamnation de plus en plus nette du système colonial et suivre en lui les interrogations et les déchirements occasionnés par la Guerre d'Algérie. Pour une indépendance qui intégrerait les Européens, mais refusant la violence, l'auteur lutte pour définir sa position, ne pas être « récupéré » et défendre sa conception de la fraternité, de l'identité plurielle, ce dont témoignaient déjà ses échanges avec Emmanuel Roblès et Albert Camus.

### Le Fils du pauvre (1950)

*Le Fils du pauvre*, commencé en 1939 et publié en Algérie en 1950, puis à Paris en 1954, est considéré comme un classique des littératures du Maghreb. Dans ce roman autobiographique, Mouloud Feraoun raconte son enfance et son adolescence dans l'entre-deux guerres : le jeune Menrad Fouroulou, que tout prédestine à devenir berger dans son village montagneux de Kabylie au sein d'une famille pauvre, défend comme un défi sa réussite à l'école. À travers cette expérience individuelle, l'écriture construit, sur le mode réaliste, une représentation de la vie sociale, traditionnelle et familiale de tout un village au temps de la colonisation française.

Le roman obtient en 1950 le Prix littéraire de la ville d'Alger : c'est la première fois qu'un auteur non européen reçoit cette distinction.

*Années 1920. Forcé de quitter son village de Kabylie et sa famille, chassé par la pauvreté, Ramdane, le père de Menrad Fouroulou, est parti pour la France.*

Vingt-deux jours après, la première lettre arriva. Elle avait été remise par l'amin\*. Personne n'osa l'ouvrir avant quatre heures, en l'absence de Fouroulou qui était en classe. Il prit le message des mains de Baya\*\* et embrassa l'enveloppe. Tous l'entouraient. Son petit frère Dadar le tirait par sa gandoura et lui disait : « Vite, montre-moi mon père ». Il hésitait. Il était au cours moyen, mais une lettre, c'est difficile, il faut expliquer. Pour plus de sûreté, il décida d'appeler un ancien qui avait quitté l'école avec le certificat. Le savant ne se fit pas prier. Il vint, ouvrit la lettre d'une main sûre et se mit à traduire. Au fur et à mesure qu'il lisait et traduisait, Fouroulou se rendait compte qu'il pouvait en faire autant. Ses yeux brillaient de joie. Il n'y avait qu'une expression qui pouvait l'embarrasser : « il ne faut pas vous faire de mauvais sang ».

Le père est « en bonne santé », il « espère » que ses enfants se trouveront « de même ». Il travaille, il ne tardera pas à envoyer un peu d'argent. Il demande à ses enfants d'être sages, d'obéir à leur mère. Il ne faut pas mener la chèvre dans le champ d'oliviers où il y a de jeunes greffes ; il ne faut pas négliger de suspendre au bon moment des dokkars\*\*\* aux figuiers. La lettre est pleine de recommandations. Il donne ses ordres exactement comme s'il était là. Tel frêne sera effeuillé le premier, tel figuier sera arrosé dès les premières chaleurs, le fourrage de tel endroit sera réservé à la chèvre, l'autre sera vendu. Suivent des questions de toutes sortes sur les provisions laissées à la maison, sur les voisins, sur l'oncle. Il termine par « le grand bonjour à toute la famille, chacun avec son nom » et « le bonjour de l'écrivain » - celui qui a écrit la lettre sous la dictée de Ramdane.

Tout le monde est content. La famille entière, rassemblée autour des deux écoliers, voit le père à travers la feuille de papier. On répond sur le champ. On a tout ce qu'il faut pour cela. Le diplômé s'accroupit sous l'œil vigilant de Fouroulou. Il pose une feuille vierge sur un vieux livre de lecture et plonge la plume dans l'encrier tenu par Fouroulou.

Celui-ci n'osait pas faire la première lettre. Il savait qu'il existe certaines formules d'usage et il ne connaissait pas ces formules. Il se promettait in petto de les apprendre et de ne plus avoir recours à qui que ce soit pour sa correspondance. Il apprit donc la façon de terminer la lettre avec les « mille bonjours », « ton fils dévoué » et « réponse urgente ». Sa jalousie ne lui permit pas de remercier chaleureusement son camarade auquel il signala même, avec franchise, deux fautes d'orthographe. Le lendemain, il porta la lettre à l'école d'où elle devait être remise au facteur. Le maître s'étonna de ne pas reconnaître l'écriture de son élève et lui dit qu'il le croyait capable d'écrire à son père. Mais une quinzaine de jours plus tard, Fouroulou présenta une seconde lettre à l'instituteur. Sur l'enveloppe s'étalait l'adresse du père, comme un échantillon de sa plus belle écriture : « Menrad Ramdane, 23, rue de Goutte-d'Or, Paris, XVIIIe ».

\* *chef du village*

\*\* *sœur de Fouroulou.*

\*\*\* *figuiers mâles, dont les fruits impropres à la consommation sont utilisés pour la fécondation des figues.*

## **La Terre et le Sang** (1953)

*La Terre et le Sang* raconte l'histoire d'Amer, jeune Kabyle, émigré en France en 1910. Très vite, il rejoint la région de Lens pour y travailler comme mineur. À la suite de la mort accidentelle de son oncle Rabah au fond d'une galerie, dont on l'accuse, il reste en métropole durant quinze ans, craignant les représailles dans son village, et il épouse une Française. Puis la nostalgie et l'espoir d'une autre existence que celle de l'immigré le taraudent et il décide de faire retour en Kabylie, accompagné de sa femme. Le roman rend compte de la vie au village, de ses mœurs, de son tissu social, de son âpreté à la fois fière et misérable. Les visions de la France, induites par les allers-retours des émigrés ou la présence de « la Française », révèlent fantasmes et stéréotypes, tandis que l'expérience des émigrés perturbe les représentations et les comportements traditionnels. Le mariage mixte et la double culture s'avèrent difficiles à vivre.

*En 1925, Amer quitte le quartier de Barbès à Paris pour revenir vivre avec sa femme française dans son village kabyle d'Ighil-Nezman.*

À la vérité, la situation présente et passée d'Amer ne comporte pas beaucoup d'énigmes. Tous ses compatriotes qui vont à Paris l'ont vu établi « en ménage », dans un hôtel de troisième ordre à Barbès. Ils ont connu sa femme (certains supposent même qu'elle est la nièce de la patronne). Bon, les voilà maintenant qui débarquent à Ighil-Nezman. Cela les changera de Barbès, bien sûr. Ils ont certainement leurs raisons. Il n'y a pas de doute qu'ils arrivent avec tout leur avoir.

Lorsqu'il était à Paris et qu'il lui arrivait parfois de songer à son village, il imaginait ce village comme un petit point insignifiant, loin, au-delà des splendides horizons, un coin sauvage, obscur et malpropre où se terraient des êtres connus, pitoyables, que l'imagination enlaidissait jusqu'à les rendre grotesques. Et le voilà, à présent, parmi eux ! Et chose curieuse, il s'y sent bien. Il n'est pas dans un pays de mauvais rêves. C'est l'autre pays, celui qu'il vient de quitter, qui est, lui, imaginaire et l'écrase de sa magnificence. Il voit bien, maintenant, qu'il était tout petit, là-bas, minuscule ! Ici, tout est à sa mesure, les hommes et les choses. Il se sent important, capable d'agir, de créer, d'occuper une place. Pourquoi a-t-il oublié son village ? Pourquoi n'a-t-il pas songé à ses champs, sa maison, sa famille ? Il a oublié amis et ennemis : il a disparu même des mémoires ; son père fut enter-

ré par d'autres ; sa mère a cessé de l'attendre. Il a toutes ces choses à se reprocher ! Mais il est simple de se racheter, il suffit d'être là et de voir (on se remet à s'intéresser, à goûter la vie des siens). En somme, c'est reprendre pied dans la réalité. Un Kabyle, chez lui, est forcément un homme réaliste. Tous les devoirs dont il s'était brutalement délivré en s'en allant l'embaillotent à nouveau, aussi nombreux, aussi fermes que s'il ne s'en était jamais débarrassé. Il se reprend à aimer ou à haïr, à imiter ou à envier, à croire et à agir selon des directives précises, particulières à sa famille et à sa karouba\*. Il connaît ces directives par intuition, comme si elles lui avaient été transmises par hérédité, tant elles sont ancrées au plus profond de son être.

Amer-ou-Kaci retrouve subitement la certitude qu'on est jaloux de lui, que telle famille ne peut lui vouloir du bien et telle autre, qui est proche pourtant, n'est pas néanmoins sans envie : il se rappelle la duplicité historique de certaine karouba,\* du courage reconnu de telle autre – la sienne précisément. Il ne lui est plus indifférent que son voisin, qu'il se souvient n'avoir jamais aimé, soit mieux logé que lui et cet autre mieux considéré. Le jeu s'annonce plein d'intérêt qui consiste à se créer tout d'un coup un rang, une place à Ighil-Nezman. Il la veut honorable, cette place !

Toute une foule de pensées qui somnolaient en lui se mettent à s'entrechoquer dans sa tête et il a l'impression de se réveiller pour reprendre une tâche inachevée. Inachevée ? Pour commencer sa tâche, plutôt ! Car il n'a rien fait jusqu'ici. Voilà quinze ans qu'il est parti. Mon Dieu, oui ! comme tous les autres. C'était un matin de printemps, au mois de mars, peut-être. Il quitta Mamouna et Kaci\*\* les larmes aux yeux car les paroles qui l'accompagnaient étaient touchantes, toutes de tendresse, d'espoir. Il était jeune et robuste, avait fréquenté l'école, ne flânait pas à l'ouvrage. Il pouvait abandonner ses travaux kabyles, apprentissage ingrat, et aller gagner gros à l'usine. On ne pouvait le garder plus longtemps. Il avait hâte de s'envoler. Ses parents avaient hâte d'avoir, eux aussi, leur « absent », c'est à dire leur soutien. Ils furent bien déçus, les parents. Finalement, cela se passa pour eux de la même manière que s'ils avaient perdu leur unique enfant.

\* famille au sens large

\*\* parents d'Amer

*La curiosité des villageoises se focalise sur Marie, la femme d'Amer.*

C'est vrai que nos femmes n'aiment pas trop les étrangères. Il y en a quelques-unes, des villages voisins, venues usurper des foyers qu'elles n'ont pas pu trouver chez elles. L'épreuve d'adoption, il faut toujours la subir. L'étrangère doit subir les critiques concernant sa façon de s'habiller, sa tenue ou son langage, faire la sourde oreille aux moqueries, acheter l'amitié de certaines par un cadeau quelconque, flatter les autres, se montrer humble et réservée. Elle est intégrée peu à peu dans un clan, mais elle y entre, en somme, par la petite porte. Gare à celle qui commettra une maladresse ou une faute, elle se ridiculisera pour longtemps. Ni son mari, ni sa belle-mère ou ses belles-sœurs – qui sont souvent les premières à la critiquer – ne la défendront.

Madame n'est pas une étrangère au sens habituel du mot. Elle est d'un autre monde, totalement différent. Voilà d'abord un prénom facile qui lui sied. Elle n'en aura jamais d'autres. Désormais elle sera madame N'aït Larbi comme sa voisine est Hemama N'aït Ouamer ou Fatma ou Dahbia. Ensuite Madame les écrase toutes de sa beauté : non, peut-être, par la régularité des traits ou l'harmonie des proportions mais par la pureté du teint, les couleurs florissantes du visage, la délicatesse des mains, la qualité de l'étoffe et la façon de la robe. Au lieu d'en être trop jalouses, elles prennent le parti de l'admirer. Elle n'est pas de leur race, elle ne parle pas leur langue. Avec cette femme, elles n'ont de commun que le sexe. Elles admettent l'inutilité de la comparaison. « Bon, qu'elle se croie supérieure ! C'est son affaire. Nous n'irons pas lui dire ce que nous en pensons. »

Ce qui pourrait la diminuer, ce serait de la voir parler aux hommes, sortir, se dévergondner, provoquer les Kabyles, manquer de pudeur comme elles font toutes en France. C'est là qu'on l'attend. Amer et Kamouma\* veilleront. Pas si bêtes ! Il y a aussi la situation matérielle. On sait à l'avance ce que c'est qu'une Française. Elle a un train de vie tout spécial qui la classe à part autant que son visage et son costume. Tout le monde d'ailleurs a vu passer le lit, la table, une grosse malle. C'est un devoir d'aller se rendre compte, de visiter l'installation de Madame, de mesurer son importance, d'essayer de la connaître ou de s'en faire connaître. [...]

- Avec une Française, il faut marcher droit et être docile comme un mouton. On dit qu'elle s'est imposée à Amer. C'est elle qui a voulu venir.

- Elle regrettera son pays. Ils ont choisi le printemps. Après il y aura l'été et l'hiver. Moi, ça me ferait plaisir de la voir pieds nus comme nous, une cruche ou une hotte sur le dos.

- Oh ! la pauvre ! Elle est délicate. Vous avez vu quelle peau ! Ce serait un crime de la faire travailler. Notre soleil d'enfer la noircirait affreusement.

- Elle ne travaillera que quand elle voudra. Et si vous voulez connaître mon avis, elle ne s'enfermera pas comme la femme de l'amin\*\*. Non, elle sortira. Mais ce sera pour aller à la djema\*\*\*, au café, au marché, en ville. Comme un homme, quoi ! mon mari m'a expliqué. Elles sortent seules, achètent ce qu'elles veulent, parlent avec n'importe qui. L'homme travaille d'un côté, la femme de l'autre. Mais j'imagine bien le travail, moi. Un amusement quelconque.

\* *belle-mère de Marie*

\*\* *maire du village*

\*\*\* *assemblée de notables*

*Marie, la femme d'Amer, tente de trouver sa place à Ighil-Nezman.*

On peut facilement imaginer l'embarras de Marie à Ighil-Nezman, au milieu des Kabyles. Si, d'un côté, elle pouvait s'entendre avec les hommes, il n'y avait, par contre, rien à tirer des femmes. Or, c'étaient ces dernières qui l'intéressaient. Elle se rendit compte tout de suite qu'il fallait vivre comme elles et non se singulariser. Amer ne lui donna aucune leçon. Il lui proposa de l'emmener au café pour la distraire un peu. Elle l'y suivit, s'y trouva seule avec des hommes et s'ennuya. Elle alla au marché et excita la curiosité. Elle remarqua aussi que les hommes étaient toujours gênés devant elle, ne lui parlant guère, n'osant pas la regarder, préférant s'adresser à Amer même lorsque la question la concernait. Et pourtant, c'étaient ces mêmes individus qu'elle avait vus en France aussi effrontés que d'autres. Alors il lui arrivait de rester tout le temps à écouter, sans jamais rien dire. Et parfois sans rien comprendre, car on ne se gênait guère pour parler kabyle devant elle. Elle alla même en ville, au siège de la commune mixte. Une visite à monsieur l'administrateur ! Un geste stupide (Amer avait des illusions). Elle en revint écoeurée. Elle eut un moment l'impression de se retrouver dans cette société hostile qui ne voulait plus d'elle. Elle se promena à travers les rues, entra dans des magasins, au café, au restaurant. Elle ne se trouva nulle part à l'aise, ni avec les Français ni avec les Kabyles. Il lui semblait qu'ils formaient tous deux un couple étrange, ridicule, qu'il avait perdu à côté d'elle son caractère de Kabyle et qu'elle n'avait plus celui de Française. Le résultat fut qu'ils semblaient diminués et gauches car l'attitude d'Amer était une réplique de la sienne et leurs réflexions sûrement identiques. Bien entendu, l'administrateur les reçut. C'était pourtant inutile : ils n'avaient rien à demander. Une réception froide. Une politesse ironique qui voulait faire comprendre toute l'indécence que comportait une telle union. Elle cessa de sortir avec Amer.

### **Albert Camus (1913-1960)**

Albert Camus est né à Mondovio, en Algérie, le 07 novembre 1913. Il est mort dans un accident de voiture le 04 janvier 1960. Fils de Lucien Camus, ouvrier agricole mort pendant la Grande Guerre, et de Catherine Sintès, jeune servante d'origine espagnole, Albert Camus grandit à Alger, dans le quartier populaire de Belcourt, entre sa mère et sa grand-mère, obtient une bourse d'études grâce à son instituteur, Monsieur Germain. En 1932, il est bachelier. Il fait ensuite des études de philosophie, mais ne pourra enseigner en raison de sa tuberculose. Il se tourne alors vers le journalisme, écrit des articles, notamment dans « Alger Républicain », parmi lesquels le retentissant « Misère de la Kabylie » en 1939. À Paris, où il est installé depuis 1940, avec sa femme dont il aura deux enfants, il intègre un mouvement de Résistance durant la Seconde Guerre mondiale, écrit et devient rédacteur en chef du journal Combat. Il se passionne pour le théâtre, écrit les œuvres du « cycle de l'absurde » parmi lesquelles : *L'Étranger* (1942) *Le Mythe de Sisyphe* (1942), *Caligula* (1944). Son œuvre -articles, romans, essais, pièces de théâtre- articulée autour des thèmes du bonheur, de l'absurde et de la révolte, est indissociable de ses prises de position publiques concernant le franquisme, le communisme et la question algérienne, qu'il vit avec déchirement. Son appel à la trêve civile, en 1956, reste sans effet. Camus milite pour une égalité des droits entre « Français d'Algérie » et « musulmans d'Algérie » Il refusera jusqu'au bout de légitimer le terrorisme. « Si c'est cela, la jus-



tice, je préfère ma mère », clame-t-il lors d'une conférence de presse après sa réception du prix Nobel de littérature en 1957. Une phrase qui fit couler beaucoup d'encre...

Deux aspects de l'œuvre d'Albert Camus seront illustrés ici : l'amour pour la terre d'Algérie et la représentation du contexte colonial.

### **Noces à Tipasa**, in **Noces** (1939)

Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. À certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. À peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant pour aller s'accroupir dans la mer.

Nous arrivons par le village qui s'ouvre déjà sur la baie. Nous entrons dans un monde jaune et bleu où nous accueille le soupir odorant et âcre de la terre d'été en Algérie. Partout, des bougainvillées rosats dépassent les murs des villas ; dans les jardins, des hibiscus au rouge encore pâle, une profusion de roses thé épaisses comme de la crème et de délicates bordures de longs iris bleus.

### **L'Hôte**, in **L'Exil et le Royaume** (1957)

*Daru, l'instituteur du village, refuse de livrer à la justice le prisonnier arabe que lui amène Balducci, le gendarme, qui prétend que ce sont les ordres. Resté seul avec l'homme, Daru, partage son repas avec lui, puis prend la route avec le prisonnier. Parvenu à un carrefour, il lui laisse le choix...*

Daru inspecta les deux directions. Il n'y avait que le ciel à l'horizon, pas un homme ne se montrait. Il se tourna vers l'Arabe, qui le regardait sans comprendre. Daru lui tendit un paquet : « Prends, dit-il. Ce sont des dattes, du pain, du sucre. Tu peux tenir deux jours. Voilà mille francs aussi. » L'Arabe prit le paquet et l'argent, mais il gardait ses mains pleines à hauteur de la poitrine, comme s'il ne savait que faire de ce qu'on lui donnait. « Regarde maintenant, dit l'instituteur, et il lui montrait la direction de l'est, voilà la route de Tinguit. Tu as deux heures de marche. À Tinguit, il y a l'administration et la police. Ils t'attendent. » L'Arabe regardait vers l'est, retenant toujours contre lui le paquet et l'argent. Daru lui prit le bras et lui fit faire, sans douceur, un quart de tour vers le sud. Au pied de la hauteur où ils se trouvaient, on devinait un chemin à peine dessiné. « Ça, c'est la piste qui travers le plateau. À un jour de marche d'ici, tu trouveras les pâturages et les premiers nomades. Ils t'accueilleront et t'abriteront, selon la loi. » L'Arabe s'était retourné maintenant vers Daru et une sorte de panique se levait sur son visage : « Écoute », dit-il. Daru secoua la tête : « Non, tais-toi. Maintenant, je te laisse. » Il lui tourna le dos, fit deux grands pas dans la direction de l'école, regarda d'un air indécis l'Arabe immobile et reparti. Pendant quelques minutes, il n'entendit plus que son propre pas, il n'entendit plus que son propre pas, sonore sur la terre froide, et il ne détourna pas la tête. Au bout d'un moment, pourtant, il se retourna. L'Arabe était toujours là, au bord de la colline, les bras pendants maintenant, et il regardait l'instituteur. Daru sentit sa gorge se nouer. Mais il jura d'impatience, fit un grand signe, et reparti. Il était déjà loin quand il s'arrêta de nouveau et regarda. Il n'y avait plus personne sur la colline.

Daru hésita. Le soleil était maintenant assez haut dans le ciel et commençait de lui dévorer le front. L'instituteur revint sur ses pas, d'abord un peu incertain, puis avec décision. Quand il parvint à la petite colline, il ruisselait de sueur. Il la gravit à toute allure et s'arrêta, essoufflé, sur le sommet. Les champs de roche, au sud, se dessinaient nettement sur le ciel bleu, mais sur la plaine, à l'est, une buée de chaleur montait déjà. Et dans cette brume légère, Daru, le cœur serré, découvrit l'Arabe qui cheminait lentement sur la route de la prison.

Un peu plus tard, planté devant la fenêtre de la salle de classe, l'instituteur regardait sans la voir la jeune lumière bondir des hauteurs du ciel sur toute la surface du plateau. Derrière lui, sur le tableau noir, entre les méandres des fleuves français s'étalait, tracée à la craie par une main malhabile, l'inscription qu'il venait de lire : « Tu as livré notre frère. Tu paieras. » Daru regardait le ciel, le plateau et, au-delà, les terres invisibles qui s'étendaient jusqu'à la mer. Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul.

## Mohammed Dib (1920-2003)

Mohammed Dib est né le 21 juillet 1920 à Tlemcen en Algérie, dans une famille de classe moyenne. Après des études à Tlemcen et à Oujda au Maroc, il devient instituteur, avant d'exercer différents métiers. En 1948, il fait un premier séjour en France. Devenu journaliste au journal progressiste « Alger républicain », il côtoie entre autres Albert Camus, Jean Cayrol et Jean Sénac, et publie, de 1950 à 1952, des reportages et des textes engagés. La trilogie *Algérie* paraît en 1952 et 1954 : il y décrit la pauvreté urbaine et rurale, les grèves des ouvriers agricoles en situation coloniale, la montée des revendications indépendantistes. En raison de ses activités militantes, il est expulsé d'Algérie en 1959 par les autorités coloniales, et s'installe à Mougins, dans les Alpes Maritimes, chez ses beaux parents. Cette époque marque un tournant dans son écriture, comme en témoigne la parution en 1962 de *Qui se souvient de la mer ?*, roman fantastique et allégorique sur la Guerre d'Algérie. Installé dans la région parisienne à partir de 1964, Mohammed Dib poursuit son œuvre, avec l'écriture de poèmes, ou de romans, dont l'action se situe en France ou en Finlande, pays où il se rend à plusieurs reprises. Le thème de l'exil et du couple mixte est au cœur de son roman *L'Infante maure*, paru en 1994.

Mohammed Dib meurt le 2 mai 2003, près de Paris.

### L'Incendie (1954)

*L'Incendie* est le deuxième roman de la trilogie « Algérie ». En 1939, dans un hameau près de Tlemcen, les fellahs se mettent en grève contre les propriétaires colons. En représailles, un incendie éclate dans les habitations du village. L'auteur dénonce sur le mode réaliste la condition des paysans expropriés de leurs terres et les fractures sociales entre journaliers, petits propriétaires indigènes et colons des grands domaines. Une prise de conscience et une mobilisation qui préfigurent l'embrasement à venir.

*Un conciliabule a lieu dans le village de Bni Boublen entre fellahs après l'arrestation de deux d'entre eux pour fait de grève. Tandis que Mammaar el-Hadi prêche la modération, voire la soumission, le vieux Ba Dedouche s'insurge contre l'exploitation coloniale et son cortège de représentations.*

- Qu'on aille dire : le fellah ? Un fieffé paresseux ; pour travailler un jour, il lui en faut dix de repos, et s'il a gagné de quoi subsister trois jours, il cessera de travailler ; et tout ce temps-là, il fera le lézard. Le fellah sent mauvais. Le fellah n'est qu'une bête. Le fellah est grossier. Le fellah est ceci, et il est encore cela... voilà ! Et le fellah, on vous l'expliquera bien, est satisfait de son sort. Lui proposeriez-vous de changer sa vie contre une autre, claire et heureuse, où il sera un homme considéré ?... Il refusera. Tel il est, tel le fellah restera ! D'ailleurs, ce que vous lui donnerez de beau, il le dégradera tout de suite à son image, incapable qu'il est de s'élever au-dessus de sa condition ! Mais le malheur, c'est que ceux qui parlent ainsi ne nous laissent jamais essayer de cette belle vie. Eux-mêmes prospèrent sur nous comme de la vermine. C'est la véritable raison. Si notre pain est noir, si notre vie est noire, ce sont eux qui nous les font ainsi. Mais cette vermine a de hautes pensées. Je suppose qu'elle se ressemble dans tous les pays du monde. Partout où il y a des fellahs qui font fructifier la terre, elle doit dire : le fellah est content de son sort ! Est-ce que nous sommes une nation à part, une race à part ? C'est ce qu'il faudrait savoir. Si oui, il ne reste plus qu'à admettre : tel est le sort du fellah. Toute sa vie, il vivra sur la même terre, le même ciel l'encerclera, les mêmes montagnes enfermeront son activité. Le domaine du colon formera une barrière sans issue autour de lui ; et la même misère, les mêmes pluies, la même chaleur torride, les mêmes angoisses, seront son partage, le lot hérité de ses pères, contre quoi le travail honnête, dût-il se tuer à la tâche, ne servira jamais à rien. Les injustices deviendront aussi naturelles que la pluie, le vent ou le soleil.

La voix de Ba Dedouche le viejo avait fini par prendre de sombres éclats.

Les propos du vieux furent accueillis par un mutisme général. Mais que se passait-il donc ?... Ah, Mammaar el-Hadi !

Celui-ci murmura :

- Vous pourriez croire que je me permets de vous manquer, mais ce n'est pas du tout ça. Ce n'est pas vrai. Vous voudrez bien m'excuser...

Il n'en dit pas davantage, et il s'éloigna.  
[...]

L'ordre de grève vola à travers la campagne. À Mansourah, Ymama, Bréa, Saf-Saf, et dans toute la région, les ouvriers agricoles avaient décidé d'arrêter le travail. De place en place, des groupes discutaient.

Aussitôt, gendarmes et policiers se mirent à patrouiller dans les champs.

- Il faut se défendre maintenant, dit un colon aux gendarmes.

Le jeune Charef Mohammed fut matraqué à la ferme Marcous. Le crâne ouvert, du sang répandu sur le visage et les habits, il fut rapidement transporté et caché dans une cabane de fellahs. Quatre autres furent conduits en prison.

Le colon Marcous fit travailler ses ouvriers, le revolver au poing.

À la fin de la première journée, vers cinq heures de l'après-midi, une grande assemblée se tint en bordure de la route nationale : plus de cinq cents fellahs étaient présents. Plusieurs d'entre eux prirent la parole et affirmèrent, avec l'approbation de tous, qu'ils continueraient la grève.

Au moment où les groupes commençaient à se séparer, un métayer vint offrir deux sacs de pommes de terre aux grévistes et s'engagea à donner satisfaction à leurs revendications.

Le lendemain matin, deux délégations de travailleurs de la ville : l'une des communaux, l'autre de cheminots, vinrent les saluer et les assurer de leur solidarité. Les cheminots accompagnèrent leur geste d'un versement de 3000 francs. Un syndicaliste, à lui seul, fit don de 500 francs.

Les cadres syndicaux réunis à Tlemcen décidèrent de constituer un comité de soutien aux fellahs. Ils lancèrent un appel à tous les travailleurs ; l'organisation de la collecte des fonds de solidarité fut immédiatement entreprise.

Après trois jours, à Hennaya seulement, ils étaient un millier qui avaient suspendu tout travail. Les ouvriers de Négrier s'organisaient à leur tour. Prêts à les suivre, il y avait encore ceux de Aïn el-Hout et de Tamamit. La grève gagnait de proche en proche.

### **Qui se souvient de la mer ?** (1962)

Dans la post-face de son livre, Mohammed Dib explique les raisons qui l'ont poussé à inscrire la Guerre d'Algérie dans une vision fantastique, mythique et apocalyptique au lieu d'en tenir la chronique réaliste. Cela « n'a pas été un simple divertissement littéraire, mais une expérience profondément vécue, un engagement, un affrontement total. Je ne pouvais donc l'entreprendre avec l'écriture romanesque en usage, - cette écriture qui garde pourtant toute sa vertu et ne cesse d'être indispensable pour nous donner l'épopée de la cruelle et effrayante tragédie, des témoignages, des documents pour l'histoire... L'autre versant des choses que j'ai voulu explorer ressemble fort au mariage du paradis et de l'enfer, et il n'est possible de rendre ce qui ressemble tantôt au paradis, tantôt à l'enfer, et souvent aux deux à la fois, que par des images, des visions oniriques et apocalyptiques. Ce sont les seuls projecteurs capables de jeter quelque lumière sur de tels abîmes ».

*Le narrateur arpente une ville en état de siège - métaphore de l'Algérie en pleine guerre d'indépendance. Des créatures monstrueuses ou mythologiques hantent les boyaux labyrinthiques des rues vivantes, capables de se rétracter, de pivoter, d'exploser, menaçant les habitants contraints de s'enfoncer dans la terre pour subsister. Une taupe souterraine sape la ville, des minotaures foncent dans les rues. L'organisme de la ville se reproduit comme un corps menaçant et les habitants se terrent.*

Les nouvelles constructions se multiplient, les travaux se poursuivent même de nuit - et peut-on le dire ? - contre la ville. Et le jour ! Tout ça craque, gronde, hurle, s'étire en hauteur, puis s'effondre subitement pour remonter ensuite. Jamais de cesse. De mémoire d'homme ou de femme, notre population n'a entendu vacarme aussi terrifiant, jamais spectacle plus monstrueux ne lui a été offert. Parfois des explosions en partent qui tordent les bases de la ville ; l'Histoire ne donne pas d'exemple, même approximatif, de ce qui se passe là, sous mes yeux. Les bombardements, les tirs, les stridulations, les huées et les éclairs qui entourent la nouvelle cité, s'il leur arrive par hasard de s'interrompre, ce n'est jamais pour bien longtemps : sous le silence qui nous paraît être revenu, persiste un tumulte vague et uniforme, composé de meuglements, de soupirs, de tintements. Le calme, le repos complets sont à jamais bannis de notre existence.

Captifs de nos propres murs, nous sommes incapables d'imaginer où tout ça aboutira. Ceux des nôtres qui se sont réfugiés au fond des souterrains forés dans les assises mêmes de la ville, lancent chaque nuit, maintenant, des attaques surprises contre les bâtiments et se retirent aussitôt leur coup porté. Mais les autres se dépêchent de tout remettre en ordre, de cacher leurs pertes, s'ils en ont, de sorte qu'au matin la vie reprend, normale et sans changements apparents. Des informations finissent pourtant par filtrer et nous parvenir, des personnes placées là où il faut rapportent ce qu'elles surprennent et ça se répand. [...]

Les autres mettent à profit chaque attaque pour exécuter les prisonniers qu'ils viennent de faire ou ont faits depuis quelque temps. « Non, ce sont surtout des otages », dit-on en ville. Ils les pendent au-dessus de leurs chantiers, au sommet de leurs plus hauts échafaudages, que nous consultons maintenant dès les premières lueurs de l'aube pour savoir de quoi notre journée sera faite. Impossible de se représenter l'état de surexcitation dans lequel nous nous trouvons tous les matins : fureur, exécution, défi, nous ne nous possédons plus. À la fin de la journée, il est rare que nous ne soyons pas totalement épuisés, ces procédés finissant par nous anéantir. Nous errons, alors, tournons en rond entre les murs qui se nouent, s'entortillent inexplicablement autour de nous, et une horreur que personne ne parvient plus à secouer nous engourdit.

### Albert Memmi (né en 1920)

Albert Memmi, écrivain et essayiste, est né le 15 décembre 1920 à Tunis, dans la Tunisie coloniale. Élevé dans une famille juive de langue maternelle arabe, Albert Memmi est formé par l'école française, d'abord au Lycée Carnot de Tunis, où il est élève de Jean Amrouche, puis à l'Université d'Alger, où il étudie la philosophie, et enfin à la Sorbonne. Il se marie avec une Française, expérience dont il analysera dans *Agar* les conflits culturels et idéologiques. Memmi se trouve au carrefour de trois cultures et construit son œuvre sur la difficulté de trouver un équilibre entre Orient et Occident. En 1953, il publie son premier roman largement autobiographique, *La Statue de sel*, préfacé par Albert Camus. Bien qu'ayant soutenu le mouvement d'émancipation de la Tunisie, il ne peut trouver sa place dans le nouvel état et s'installe à Paris en 1956. Il travaille à l'écriture d'un essai qui sera publié en 1957 et préfacé par Jean-Paul Sartre : *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur*. Il est professeur de psychiatrie sociale à l'École Pratique des Hautes Études, attaché de recherches au C.N.R.S, membre de l'Académie des Sciences d'Outre-mer et où il dirige chez Maspéro la collection "Domaine maghrébin". Il publie une anthologie des littératures maghrébines. En 1973, il adopte la nationalité française.

### La Statue de sel (1953)

Albert Camus écrit dans sa préface au récit d'Albert Memmi : « Voici un écrivain français de Tunisie qui n'est ni français ni tunisien. C'est à peine s'il est juif puisque, dans un sens, il ne voudrait pas l'être. Le curieux sujet du livre qui est aujourd'hui offert au public, c'est justement l'impossibilité d'être quoi que ce soit de précis pour un juif tunisien de culture française. Le jeune homme dont l'histoire est contée ici ne parvient à se définir qu'en additionnant aux refus que les autres font de lui les refus que lui-même oppose au monde ».

Je m'appelle Mordekhaï, Alexandre Benillouche.

Ah ! ce sourire fielleux de mes camarades ! À l'impasse\*, à l'Alliance, j'ignorais que je portais un nom si ridicule, si révélateur. Au lycée, j'en pris conscience au premier appel. Désormais, le seul énoncé de mon nom, qui accélérerait mon pouls, me faisait honte.

Alexandre : claironnant, glorieux, me fut donné par mes parents en hommage à l'Occident prestigieux. Il leur semblait traduire l'image qu'ils avaient de l'Europe. Les élèves ricanaient, faisaient éclater Alexandre comme un coup de trompette : Alexan-dre ! Alors je détestais mon prénom de toutes mes forces et aussi mes camarades. Je les détestais et leur donnais raison, et en voulais à mes parents de ce choix stupide.

Mordekhaï, Mridakh en diminutif, marquait ma participation à la tradition juive. C'était le nom redoutable d'un glorieux Macchabée, celui aussi de mon grand-père, débile vieillard, qui jamais n'oublia les terreurs du ghetto.

Appelez-vous Pierre ou Jean, et changeant d'habit, vous changerez de statut apparent. Dans ce pays, Mridakh est si obstinément révélateur, qu'il équivaut à clamer « je suis juif ! » et plus précisément « j'habite le ghetto », « je suis de statut indigène », « je suis de mœurs orientales », « je suis pauvre ». Et j'avais appris à refuser ces quatre titres. Il serait facile de me le reprocher et je n'y ai pas manqué depuis. Mais comment ne pas avoir honte de sa condition, après avoir été méprisé, moqué ou consolé depuis l'enfance ? J'ai appris à interpréter les sourires, à deviner aux chuchotements, à lire dans les yeux, à reconstituer les raisonnements, au hasard d'une phrase, d'un mot saisi au vol. Quand on parle de moi, a priori je me sens agressé, mon poil se hérissé et j'ai envie de mordre. Bien sûr, on arrive à tout accepter, au prix de grands efforts ou d'une complète lassitude. Mais d'abord on se refuse et l'on se déteste ou bien, pour défier les mépris des autres, on revendique même ses laideurs, on s'exagère et l'on grimace.

*\* impasse où il habite près du ghetto à Tunis.*

*Pour sauver la tante Maïssa, que l'on dit possédée par les djenoun (démons), les femmes de l'immeuble, parmi lesquelles la mère de Mordekhaï, berbère et musulmane, ont organisé une fête d'exorcisme. L'adolescent, toujours aux prises avec les diverses facettes de son identité, entre ironie, rébellion, colère et frustration, arrive dans la maison.*

Les cymbales et le biniou se turent et laissèrent le champ au seul tam-tam, qui, grave, lent, espacé, lançait des coups sourds, qui semblaient sortir du sol. La danseuse obéit, se calma, s'adapta au rythme nouveau, laissa retomber ses bras, abandonna ses jambes, fut prise d'un soubresaut périodique accordé au tam-tam, qui voulait la projeter d'une pièce, du sol au ciel. Le silence des instruments, soumis à la dure commande du tam-tam, écrasait les femmes qui s'arrêtèrent de bavarder, une seule masse opprimée. Je les distinguais maintenant. Il y en avait partout, serrées les unes contre les autres, assises, debout, par terre, sur les meubles, contre les murs, elles tapissaient littéralement la pièce. Leur immobilité anxieuse et multipliée figea mon ironie, inquiéta ma colère. Brusquement, comme explosèrent les cymbales et les autres instruments libérés, révoltés, se déchaînèrent, la mêlée devint générale. Le tam-tam furieux, accéléra, lutta ; le troupeau féminin fut pris de mouvements nerveux ; la danseuse, de nouveau livrée à l'écartèlement saccadé. Ses bras et ses jambes, sa tête semblaient obéir à des appels différents, contradictoires, partaient affolés, chacun dans une direction, voulaient s'arracher au tronc. Je croyais entendre et sentir le déchirement des chairs dans l'atroce bataille contre le rythme, contre les démons, lorsque la danseuse folle se retourna : c'était ma mère ! ma propre mère, ma mère... Mon mépris, mon dégoût, ma honte se concentrèrent, se précisèrent. Au lieu de me sauver, je restai là, écrasé par la foule des femmes sur mon dos. Était-ce bien le visage de ma mère, ce masque primitif, mouillé de sueur, les cheveux fous, les yeux fermés, les lèvres décolorées ? Je reconnus les oripeaux qu'elle avait sortis de ses caisses de bois blanc : la jebba orange constellée de paillettes rouges et vertes, la fouta de soie artificielle, brillante, multicolore, orange, jaune, vert, rouge, le foulard vert et jaune orné d'une main et d'un poisson. Je me répétais : c'est ma mère, c'est ma mère, comme si le mot pouvait renouer le contact, exprimer toute l'affection qu'il devait contenir. Mais il refusait de s'adapter à cette figure de barbarie, dans ces vêtements bizarres. En cette femme qui dansait devant moi, les seins à moitié nus, livrée inconsciente à ces dérèglements magiques, je ne retrouvais rien, je ne comprenais rien.

*Au lycée...*

Plusieurs de mes professeurs d'histoire furent à la fois antisémites, antiarabes et réactionnaires et j'appris à associer antisémitisme, racisme et réaction.

Ce fut le lycée qui m'imposa cette conclusion : un juif, sauf aveuglement ou calcul le plus bas, et d'ailleurs faux, ne peut être réactionnaire. Et ceci par situation et non par choix.

Que les musulmans fussent enveloppés dans le même mépris me fit découvrir une certaine communauté. Ainsi, la complicité que cherchaient mes regards chargés de fureur contenue fut trouvée quelquefois chez un jeune bourgeois musulman, Ben Smaan. Mais un tel fossé, me semblait-il, nous séparait des musulmans, et mon élan vers l'Occident était si fort, que cette rencontre ne pouvait être qu'accidentelle. Je pensais, sans concepts

clairs mais résolument, que notre avenir serait européen. Il a fallu, par deux fois, l'inconcevable trahison de l'Occident pour que je cesse d'y associer le sens de ma vie. Et, déjà, j'avais rompu avec l'Orient.

Le lycée m'enseigna lentement mon exacte situation, me révéla chaque année une image plus précise de moi-même. Nous eûmes l'antisémitisme banal par incompatibilité d'humeur chez notre professeur alsacien. Homme du Nord, souffrant de vivre en Méditerranée, il nous reprochait d'aimer ce qu'il détestait, de parler fort et de vivre dans la rue, d'être bronzés alors qu'il était laiteux. La xénophobie traditionaliste et stupide de Naud, l'historien lieutenant à la jambe sacrifiée. Un autre historien nous exposa le racisme scientifique. À quels complexes obéissait-il pour aller consacrer sa thèse et de longues années de sa vie à d'incroyables racontars ? Il s'obligeait à la démonstration patiente, sans jamais élever la voix. Il dévoila cependant quelle passion il couvait, lorsqu'il prit, quelques années plus tard, la tête de la collaboration franco-nazie, avec une audace inattendue chez cet homme effacé, silencieux, aux muscles mous, presque infirme. Mais ses cours, intelligents et travaillés, me faisaient plus de mal que les agressions hargneuses ou les plaisanteries imbéciles. Respectant ce qui avait apparence de science, ses arguments que je ne pouvais réfuter à la minute, me laissaient troublé, coupable. C'est pour le combattre que je commençai mon éducation juive et pris conscience intellectuellement de la spiritualité hébraïque.

### Driss Chraïbi (1926–2007)

Issu d'une riche famille, Driss Chraïbi est né en 1926 dans la ville d'El Jadida, au Maroc. Il poursuit ses études secondaires au collège et lycée français de Casablanca. En 1945, il s'inscrit à la faculté de chimie de Paris ; lors de petits boulots, il côtoie le monde des ouvriers maghrébins et découvre leurs dures conditions de vie. Devenu ingénieur, Driss Chraïbi choisit de rester en France. Passionné de littérature, il se lance dans un projet d'écriture ambitieux. En 1954, alors que le Maroc se révolte contre la présence française, Driss Chraïbi publie son premier roman *Passé simple*. Une œuvre choc qui annonce la naissance d'un grand écrivain, mais qui lui vaut aussi les critiques acerbes de ses concitoyens qui l'accusent, par sa rébellion contre l'autorité du père et sa critique des valeurs traditionnelles, de faire le jeu du Protectorat. Son style acerbe et irrévérencieux marque une rupture dans la littérature marocaine : Driss Chraïbi contribue à moderniser la littérature maghrébine. Son deuxième roman, *Les Boucs*, paru en 1955, dénonce avec rudesse, dans un style âpre, la condition des immigrés en France. Tout en continuant d'écrire et de publier, Driss Chraïbi travaille comme auteur-producteur et responsable des dramatiques à France-Culture, un métier qu'il fera durant près de trente ans. Après avoir passé sa vie entre son pays natal, la France, mais également le Canada et l'Italie, Driss Chraïbi s'est éteint le 1<sup>er</sup> avril 2007 dans la Drôme, sa région d'adoption, et repose désormais à Casablanca.

#### **Les Boucs** (1955)

Yalaan Waldik vit avec sa compagne Simone et son fils Fabrice dans un terrain vague de la banlieue de Nanterre, partageant une vie de misère avec un groupe d'immigrés. Les « boucs », ce sont eux, boucs émissaires de la société et animaux de labeur, exploités et humiliés, rejetés et haïs. Le style inédit du récit et ses composantes narratives rendent compte avec violence de cette réalité.

*Années cinquante. Du côté de Nanterre, un groupe d'immigrés Nord-Africains erre en quête de travail.*

Ils étaient une vingtaine et ils marchaient depuis l'aube. Le soleil levant avait essayé de s'absorber en eux, de les teindre ou, tout au moins, de leur donner des contours, une forme, une ombre. Puis le vent s'était levé, bref et péremptoire comme un policier, déterminé à les balayer. Mais ces deux tentatives avaient été vaines.

Maintenant le soleil était tapi derrière un amas de nuages comme autant de témoins, le vent bougonnait – et eux marchaient toujours.

Leurs pieds quittaient à peine le sol, comme si la pesanteur eût reconnu en ces êtres de futurs et excellents minéraux et les eût déjà liés à la terre, chaussés de semelles qu'ils croyaient être du cuir, du caoutchouc ou du bois, simples formes de pieds découpées dans de vieux pneus ou dans de la tôle galvanisée et qui avaient fini par les mouler jusqu'aux ongles des orteils, jusqu'à la mécanisation du pas – et cela représentait d'incroyables godillots graissés au saindoux ou peints à la gouache, qui semblaient vides de tout pied, animés tout juste d'une ancestrale habitude qui les eût soulevés et fait retomber sur le pavé, gauches et dérisoires comme des souliers vides.

Pas un sens critique ne les eût distingués l'un de l'autre, la vie les avait rendus prisonniers de leur hargne et égaux en misère. Jadis ils avaient eu un nom, un récépissé de demande de carte de chômage – une personnalité, une contingence, un semblant d'espoir. Maintenant c'étaient les Boucs. Pas une prison, pas un asile, pas une Croix Rouge n'en voulaient. Eux, honnêtement, faisaient tous les jours leur possible : des vols, des bagarres au couteau, des dépressions nerveuses – qui les eussent (ils continuaient de le croire) logés et nourris. Les policiers accomplissaient consciencieusement leur devoir : ils les passaient à tabac, les relâchaient ensuite.... Mais j'ai commis un vol ! – allez, ouste ! dehors ! pas d'histoire. Il s'en trouvait même un parmi eux que les S.S. avaient arrêté, déporté dans un camp de travail forcé en Allemagne – il en était revenu souriant de ses 8 dents (celles qui avaient résisté aux coups de Gummi) l'air à la fois triomphant et plein d'excuses : hé ! ils n'ont rien pu tirer de moi...

Ils étaient vingt-deux. Ce jour-là, comme tous les jours, l'aube les avait vus surgir de leur taupinière et uriner tous en rond dans la brume et le froid. Le Caporal avait marché devant, un Bicot mélancolique gratifié de ce grade parce qu'il séjournait en France depuis 1920 (toujours chômeur ou presque toujours) et que la taupinière lui appartenait – du moins c'était lui qui l'avait découverte, une ex-cabine de camion Dodge dans un terrain vague de Nanterre – et ils lui avaient emboîté le pas. La veille, à la lueur d'une boule de suif où l'on avait enfoncé une baguette de bois, ils avaient discuté ferme. Ce jour-là ne ressemblerait pas aux autres.

Midi les surprit massés devant un panneau. Le froid devenait intense mais, s'ils se frottaient les mains, c'était de plaisir. Le Caporal savait lire et il épelait l'annonce du placard à haute voix, gravement et en hochant la tête. Les autres répétaient à sa suite, faisant des traductions et des commentaires entre deux syllabes épelées, deux mots laborieusement constitués, toussant, riant, crachant dans leurs mains qu'ils se frottaient avec vigueur. Ils comprirent qu'on demandait des terrassiers et il y eut instantanément une course en bloc, où les coudes et les mâchoires se heurtaient, où les godillots martelaient le pavé et les guenilles en mouvement semblaient figurer un décor de voiles de bateaux trouées et giflées par l'ouragan – avec des ordres contre-ordres injures, avec des arrêts et des départs aussi brusques vers de nouvelles directions – mais il n'y eut pas de débandade, comme si la défection ou le simple écart d'un seul d'entre eux eût anéanti d'avance leur chance d'être engagés.

Le chantier fermait à midi. Un écriteau cloué à la porte le proclamait en caractères d'imprimerie, noirs et nets. Ils attendirent deux heures, silencieux, patients, alignés les dos contre la cloison du chantier comme autant de pieux qui l'eussent soutenue ou comme des condamnés à mort attendant qu'on les fusillât, ne battant pas de la semelle, ne toussant même pas, avalant soigneusement leur salive.

*Pour abriter ses nuits, Waldik a connu toutes sortes de toits : maisons en démolition ou en construction, pavillons de banlieue pendant l'absence de leurs propriétaires, couloirs d'immeubles, voitures...*

Les autres genres de toits payants, il les avait tous hantés : ces caves nord-africaines de Gennevilliers que l'on ne franchissait qu'aplati, qui manquaient d'air et de lumière et dont les occupants ne sortaient jamais – ou, s'ils en sortaient, ils avaient déjà pris leurs précautions : des compatriotes avec des couteaux couchés sur leur matelas jusqu'à leur retour ; soixante Arabes par cave sauvagement attachés à sauvegarder ce qu'ils appelaient leur intimité, leur propriété, leur individualité : des matelas maigres comme une feuille de contreplaqué, noirs et nauséabonds de crasse, couvrant toute l'étendue de la cave et qu'une frontière symbolique mais aussi impérative qu'un dogme séparait les uns des autres ; l'on pouvait à peine s'y tenir recroquevillé mais c'était mal connaître leurs habitants : outre leurs fonctions de lits, ils tenaient lieu d'armoires, de tables à manger et de dépotoirs, couverts d'un prodigieux bric-à-brac, casseroles, boîtes de conserves vides, hardes, pneus, morceaux de pain rassis... Tendues d'un mur à l'autre, s'enchevêtrant, des ficelles supportaient tout ce que ne pouvaient contenir les lits – et c'était tout un art, qu'on ne pouvait apprendre mais qui était inné, que de gagner son lit et de s'y coucher : il fallait savoir bondir de la porte au lit, plié en deux et sans heurter les bric-à-brac suspendu aux ficelles, sinon c'étaient de prodigieuses bagarres. Mais même alors, il fallait savoir se contenter de son espace restreint,

des quelques bolées d'air allouées, ne ronfler que si les autres ronflaient depuis longtemps et même alors ronfler comme eux, à leur mesure et selon leur intensité. Si les puces et les punaises piquaient, il ne fallait pas se gratter, car un simple grattement disloquait tout le château de cartes ; et d'ailleurs, c'était une perte de temps et d'énergie que de vouloir tuer ces parasites, qui, avec les blattes et les mites, étaient abondants, tenaces et vivaces. Mais oui ! il y avait une ampoule électrique accrochée au plafond, munie d'un grillage antivol, et que le Patron éteignait à volonté selon son humeur, depuis son repaire, là-haut. Toute autre lumière était strictement défendue. Non par le Patron, qui ne mettait jamais les pieds dans les caves – mais par les Nord-Africains : ils n'aimaient pas se voir, voir leur misère, tout au plus supportaient-ils l'ampoule électrique, terne, sale et misérable comme eux.

Ces caves étaient payables une semaine à l'avance, très cher, à peine moins cher qu'une chambre d'hôtel borgne – mais le Patron spéculait sur l'atavisme de la race arabe qui veut qu'un arabe ne vive, ne se manifeste et ne meure qu'en Arabe et dans un milieu arabe.

### Kateb Yacine (1929-1989)

Né le 2 août 1929 à Constantine, Kateb Yacine est issu d'une famille berbère lettrée de l'Est algérien. En 1934, il entre à l'école coranique, puis à l'école française en Kabylie avant d'être interne à Sétif. Lorsqu'il a quinze ans, il participe dans cette ville aux manifestations du 8 mai 1945, au cours desquelles des milliers d'Algériens sont tués. Il est arrêté et détenu deux mois. Cette expérience, fondamentale dans le devenir de Kateb Yacine, et qui nourrira plus tard des œuvres comme *Le cadavre encerclé*, scelle ses convictions en faveur de la cause nationale. Il est exclu du lycée, fait un séjour à Bône, où il rencontre sa cousine Nedjma dont il tombe éperdument amoureux et avec laquelle il vit quelques mois. En 1956 paraîtra *Nedjma*, œuvre d'une écriture révolutionnaire, où femme et Algérie font l'objet d'une quête complexe et fougueuse. Le premier séjour de Kateb Yacine à Paris date de 1947, année où il adhère au Parti communiste algérien. Il y fait une conférence sur l'Émir Abdelkader. Après une expérience de journalisme à l'Alger républicain, il devient docker à Alger, puis s'installe à Paris jusqu'en 1959, avant de vivre dans d'autres pays européens, contraint à l'exil en raison de ses prises de positions politiques. En 1962, Kateb Yacine est de retour en Algérie. Il continue d'écrire romans, articles et pièces de théâtre. À partir de 1970, il travaille à des œuvres théâtrales populaires, écrites en arabe dialectal, qui lui valent des critiques en raison de ses positions sur la religion, la condition des femmes ou la culture berbère.

Il meurt à Grenoble le 28 octobre 1989.

### Nedjma (1956)

Roman fondateur, *Nedjma* marque une date dans l'histoire de la littérature maghrébine. Dans ce récit multiple, aux voix narratives fragmentées, Nedjma, fille illégitime d'une Marseillaise d'origine juive et d'un Algérien, est figure de femme et emblème de l'Algérie. Entre mythe et Histoire, la quête des origines mène les personnages au Nadhor, berceau de la lignée des Keblout.

- Ne crois pas qu'à l'époque toutes ces forfaitures aient eu quoi que ce soit d'excessif ; la magnificence des Turcs, la concentration des richesses dans les coffres de quelques tribus, l'étendue du pays, l'inconsistance de la population citadine ne pouvaient résister aux bouleversements imposés par la conquête. Les chefs de l'Algérie tribale, ceux qui avaient la jouissance des trésors, la garde des traditions, furent pour la plupart tués ou déposés au cours de ces seize années de sanglants combats, mais leurs fils se trouvaient devant un désastre inespéré : ruinés par la défaite, expropriés et humiliés, mais gardant leurs chances, ménagés par les nouveaux maîtres, riches de l'argent que leurs pères n'avaient jamais rendu liquide, et que leur offraient en compensation les colons qui venaient acquérir leurs terres, ils ignoraient la valeur de cet argent, de même qu'ils ne savaient plus, devant les changements apportés par la conquête, évaluer les trésors sauvés du pillage ; ils se croyaient devenus



plus riches qu'ils n'eussent jamais pu s'y attendre si tout était resté dans l'ordre ancien. Les pères tués dans les chevauchées d'Abd el-Kader (seule ombre qui pût couvrir pareille étendue, homme de plume et d'épée, seul chef capable d'unifier les tribus pour s'élever au stade de la nation, si les Français n'étaient venus briser net son effort d'abord dirigé contre les Turcs ; mais la conquête était un mal nécessaire, une greffe douloureuse apportant une promesse de progrès à l'arbre de la nation entamé par la hache ; comme les Turcs, les Romains et les Arabes, les Français ne pouvaient que s'enraciner, otages de la patrie en gestation dont ils se disputaient les faveurs) n'avaient pas dressé d'inventaire : et les fils des chefs vaincus se trouvaient riches d'argent et de bijoux, mais frustrés ; ils n'étaient pas sans ressentir l'offense, sans garder au fond de leurs retraites le goût du combat qui leur était refusé ; il fallut boire la coupe, dépenser l'argent et prendre place en dupes au banquet ; alors s'allumèrent les feux de l'orgie. Les héritiers des preux se vengeaient dans les bras des demi-mondaines ; ce furent des agapes, des fredaines de vaincus, des tables de jeu et des passages en premières classe à destination de la métropole ; l'Orient asservi devenait le clou des cabarets ; les femmes de notaires traversaient la mer dans l'autre sens, et se donnaient au fond des jardins à vendre... Trois fois enlevée, la femme du notaire, séductrice de Sidi Ahmed, du puritain et de Si Mokhtar, devait disparaître une quatrième fois de la grotte où mon père fut retrouvé, raide et froid près du fusil, son propre fusil de chasse qui l'avait trahi comme avait dû le faire la Française enfuie avec Si Mokhtar... Trois fois enlevée, la proie facile de Si Mokhtar, père à peu près reconnu de Kamel et peut-être aussi de Nedjma, Nedjma la réplique de l'insatiable Française, trois fois enlevée, maintenant folle ou repentie, trois fois enlevée, la fugitive n'a d'autre châtiment que sa fille, car Nedjma n'est pas la fille de Lella Fatma...

Cela, je le savais, dis-je. Il est vrai que Nedjma est née d'une Française, et plus précisément d'une juive, d'après ce que me révélait la mère de Kamel, Lella N'fissa, par dépit de belle-mère sans doute, avant le mariage...

*Un jour de 1945, l'étudiant Lakhdar arrive à Bône pour rendre visite à sa tante, la mère de Nedjma. Tout en cherchant son chemin, il se retrouve devant la mosquée de Sidi Boumerouene. Une dizaine d'hommes prient sur la terrasse et Lakhdar les interpelle mentalement.*

« Le recueillement et la sagesse, c'est bon pour les braves, ayant déjà livré combat. Relevez-vous ! Retournez à vos postes, faites la prière sur le tas. Arrêtez les machines du monde, si vous redoutez une explosion ; cessez de manger et de dormir pour un temps, prenez vos enfants par la main, et faites une bonne grève-prière, jusqu'à ce que vos vœux les plus modestes soient exaucés. Si vous avez peur des policiers, faites comme les ours : une sieste saisonnière, avec des racines et du tabac à priser pour tenir le coup ; je vous comprends, mes frères, comprenez-moi à votre tour ; agissez comme si Dieu était parmi nous, comme si c'était un chômeur ou un marchand de journaux ; manifestez donc votre opposition sérieusement et sans remords ; et quand les seigneurs de ce monde verront leurs administrés dépérir en masse, avec Dieu dans leurs rangs, peut-être obtiendrez-vous justice ; oui, oui, je vous comprends, j'approuve votre présence à la mosquée ; on ne peut pas rêver avec les mégères et les gosses, on ne peut pas être sublime au domicile conjugal, on a besoin de se prosterner avec des inconnus, de se subtiliser dans la solitude collective du temple ; mais vous commencez par la fin ; à peine savez-vous marcher qu'on vous retrouve agenouillés ; ni enfance ni adolescence : tout de suite, c'est le mariage, c'est la caserne, c'est le sermon à la mosquée, c'est le garage de la mort lente.

(passage en italiques dans le texte)

## **Le Polygone étoilé (1966)**

« Fasciné par l'image ancestrale et typiquement méditerranéenne de la figure géométrique du polygone étoilé, Kateb en fait le symbole de son expression littéraire, celle de l'histoire des peuples bâtie sur l'exil, à la croisée des cultures, celle nécessairement à la forme éclatée, alliant à la fois le théâtre, la poésie et le roman », écrit l'universitaire Marine Piriou.

*Lakhdar est embauché sur un chantier à la gare de Villefranche-sur-Saône.*

Comme un Ancien, Lakhdar simule un geste pendulaire, épuise la force nerveuse qui le travaille, lui, le travailleur ; cigarettes happées d'une main qui n'est plus la sienne ; infectes, les Gauloises, dans l'argenterie industrielle, comme si on fumait du nitrate d'argent, et même l'eau n'a plus de goût, de même qu'on respire un

air artificiel, pas même fétide, un air d'exil et d'esclavage, sans recours. Il ne voit rien autour de lui, ne voit que le cadran circulaire de la vieille horloge qu'il soupçonne toujours de tricher elle aussi, simulant ses minutes, malgré les piles de fourchettes accumulées au polissage dans la rage au travail, et l'horloge le fixe, Miroir Haut placé de son présent-futur jamais passé, ronde pénitenciaire qu'il faut encore justifier, pas même pour le patron, pour un pseudo-Lakhdar, ce lambeau insipide, moins que mort, trop vivant, poussé dans l'engrenage d'une réclusion anticipée, seconde par seconde, placé devant l'alternative de baisser la tête et devenir lui-même un ressort anti-temps, aggravant la fascination du cadran interdit, ou au contraire jouer le jeu du sang, de la vitalité cherchant la seule issue : ne plus contenir cette folle impatience, en finir avec cette journée (une de moins ? Une de plus !) au service du monstre, et fixer à son tour l'horloge qui le fixe, l'œil de cyclope aux deux cils hallucinants battant la morne cadence, elle-même pleurant peut-être sa rage froide, son mécanisme incorrigible, sa progression désenchantée, comme dans un magasin de jouets, un enfant qui serait venu, objecteur sans conscience, s'employer à détruire ses rêves, et à les contempler dans leur état trompeur d'objets vus autrefois à l'autre fois de la vitrine. C'était donc ça LEUR TRAVAIL ?

[...]

La terre avait tremblé\*, la salve d'Orléansville, dans l'attente infernale, venait comme un appel irrésistible des profondeurs, un grand cri d'outre-tombe, après tant de signaux dont les agents de l'ennemi étaient encore les seuls à faire leur profit, et tous nous l'espérions : la Tunisie, le Maroc ne pourraient pas rentrer dans l'ordre avant la troisième explosion, au cœur même du volcan.

Mais nous ignorions l'essentiel. Nous ne pouvions savoir que la poussière des Numides, le Maghreb décadent des contes orientalistes, nous réservait un autre oracle, mieux qu'une révolution préparée à l'avance, venue d'en haut – une pure création du peuple inculte et délaissé, des militants exclus ou ne comptant pour rien dans la voie hiérarchique, en marge des partis, des chefs et des gardiens de la doctrine, comme un rêve d'enfant, péremptoire, incommunicable, ni parole ni acte, plongeant dans l'inconnu de la matière active qui prend forme avec lui, pour lui, et pour lui seul, fiction réalisée, Atlantide sortie d'un désert utopique, riche manteau tombé du ciel sur les épaules d'un orphelin, Sahara déployant sa soudaine opulence à la face jalouse des négriers qui avaient tout manigancé, tout arrangé, servitude et famine, mort lente et déshonneur, pour découvrir enfin leur pomme de discorde, apparition presque insultante du coin de sable transfiguré, de cette nouvelle ruée s'éveillaient les vieux génies laissés pour morts de la terre sans nom, pas seulement une nation, ni deux, ni quatre, ni un gisement pétrolifère ni une nappe de gaz, mais un immense continent, l'Afrique entière se libérant, du Nord au Sud, faisant de l'Algérie son tremplin, son foyer, son principe, son étoile du Maghreb, pour traverser la nuit sans attendre l'aurore, et retrouver la caravane à chaque jalon de son épreuve, à ses puits ensablés, ses cimetières en déroute, ses coups de feu toujours comptés, comme des gouttes de pluie, pour déboucher en plein combat, entre le génocide et la négociation, sur le trésor maudit, l'or noir, le mal du siècle. C'était là qu'il fallait fermer les yeux sous le mirage, refuser les promesses, rompre avec l'illusion des réformes tardives, mettre le feu aux poudres, et c'était, justement, ce que faisaient les fondateurs, ce qu'ils n'avaient cessé de faire, même à l'insu de tous et leur force était là, terrifiante, invincible. Rien n'était oublié. Les victimes, d'elles-mêmes, avaient rouvert leurs tombes et leurs plaies. Les trente explosions n'avaient plus rien à voir avec les mois sacrés des préfets missionnaires, la Toussaint devenait vraiment la fête des morts, le sang des innocents jaillissait bien plus haut que les serments trahis, les chartes inefficaces, la civilisation exportée à bas prix, comme une denrée pourrie, tout juste bonne pour les pauvres.

## Annexe

# Deux regards sur les Maghrébins en France pendant la Guerre d'Algérie

### Claire Etcherelli

À son arrivée à Paris depuis Bordeaux, Claire Etcherelli (née en 1934) travaille en usine et découvre le monde ouvrier, la chaîne, les conflits de classe et le racisme envers les immigrés. Cette expérience sociale nourrit quelques années plus tard l'écriture du roman *Élise ou la vraie vie*, paru en 1967, dont l'analyse politique et sociale fait événement. Élise, l'ouvrière française, et Arezki, l'ouvrier algérien engagé dans le FLN, doivent vivre clandestinement leur amour, tandis que les événements d'Algérie enveniment les relations entre Français et Algériens et que les répressions policières se multiplient. Claire Etcherelli s'est politiquement engagée en faveur de l'indépendance de l'Algérie. Le succès du roman – il a obtenu le prix Femina – et de son adaptation au cinéma en 1971 par Michel Drach avec Marie-Josée Nat- ont sûrement contribué à changer le regard de beaucoup de Français sur les travailleurs immigrés.

### **Élise ou la vraie vie** (1967)

En 1957, Élise Letellier, venue de Bordeaux à Paris, est embauchée chez Citroën où elle découvre le travail à la chaîne, les relations dans le monde ouvrier et le racisme qui sévit, alors que la Guerre d'Algérie bat son plein. Elle fait la connaissance d'Arezki, ouvrier algérien engagé dans le FLN : la relation amoureuse qui se noue entre eux les contraint à la plus grande prudence. Leurs rendez-vous les mènent dans des quartiers éloignés.

En redescendant vers les Ternes, il me dit : « Tu as froid », et nous entrâmes dans un établissement où la terrasse était chauffée. Mais il préféra l'intérieur, choisit deux places et commanda deux thés. C'était toujours le même processus. Les voisins nous considéraient en silence pendant quelques secondes et il était facile de déchiffrer leurs pensées. J'essayai de me dire : « Quoi, c'est Paris, c'est la ville des proscrits, des fuyards du monde entier ! On est en 1957. Est-ce que je vais perdre contenance pour quelques regards ? Nous sommes un objet de scandale dans ce beau quartier. Faut-il en vouloir à ces gens ? »

... Mais que fait la police ? voir un de ces types-là s'asseoir à vos côtés, dans un endroit convenable où vous avez donné rendez-vous à quelque belle fille que vous raccompagnerez dans votre voiture garée tout près de là, voir un Arabe accompagné d'une Française ! –elle est française et boniche assurément, ça se devine à son allure. On est en guerre avec ces gens-là... Que fait la police ? Non, pas les faire souffrir, nous sommes humains. Il y a des camps, des résidences où les assigner. NET-TO-YER Paris. Celui-ci a peut-être une arme dans sa poche. Ils en ont tous...

Chacun de leurs regards disait cela. Le thé avait perdu son parfum troublant du vestiaire. Il me parut fade et je remarquai l'impatience d'Arezki. Il me fit signe et nous sortîmes. Par la suite, je me rendis compte qu'il se méfiait, souvent à tort, de ceux qui le dévisageaient. Il voyait la police partout et craignait les provocateurs.

Déçue et blessée qu'Arezki n'ait pu lui donner rendez-vous quelques jours plus tôt, Élise à son tour refuse une rencontre. Dans les vestiaires, à l'heure du casse-croûte, elle perçoit les commentaires des ouvrières.

Les femmes s'étaient tues. Une ouvrière venait d'entrer, une rouquine, pas très belle, assez maigre et plus très jeune. Elle ouvrit son placard, remua ses affaires, et quand elle eut replacé le cadenas, elle en glissa la clé dans son soutien-gorge.

- Ça va, Irène ? demanda une femme.

- Et toi, ça va ?

Elle parlait comme les femmes qui ont grillé beaucoup de cigarettes. Sa voix gardait un halo dans les sons graves, elle les prolongeait jusqu'à les rendre sensuels. C'était son seul charme, car son visage, tout en angles durs, n'attendrissait guère.

Irène sortit. Il y eut des murmures dans le groupe des femmes. Je saisis cette phrase :

- ... elle marche avec les Algériens.

C'était l'expression d'usage : marcher avec, toujours suivi du pluriel. Et c'était l'injure suprême : marcher avec les Algériens, marcher avec les Nègres...

Un instant, je m'imaginai prenant ces femmes pour confidentes. Je partagerais leur banc, je leur dirais : c'est étrange, qu'en pensez-vous ? J'ai eu quelques minutes vaniteuses quand j'ai dit non à Arezki. Si je le pouvais, je rattraperais ce refus. Vous êtes pour quelque chose dans ce non. J'ai peur de vous toutes. Mais le thé chaud, le contact de sa main quand il me quitte, et cette marche dans la nuit, je ne peux pas y renoncer.

Demain, elles diraient de moi « elle marche avec les Algériens ». Ces mots évoquaient des bouges tristes où la même femme passe successivement dans les bras de beaucoup d'hommes. [...]

J'avais depuis longtemps découvert l'hostilité souterraine des ouvriers entre eux. Les Français n'aimaient guère les Algériens, ni les étrangers en général. Ils les accusaient de leur voler leur travail et de ne pas savoir le faire. La peine commune, la sueur commune, les revendications communes, c'était comme disait Lucien, « de la frime », des slogans ; La vérité, c'était le « chacun pour soi ». La plupart apportaient à l'usine leurs rancunes et leurs méfiances. On ne pouvait être pour les ratonnades au-dehors, et pour la fraternité ouvrière quand on entrait dans la cage. Cela éclatait parfois, et chacun se retranchait derrière sa race et sa nationalité pour attaquer ou se défendre. Le délégué syndical s'interposait sans conviction. Un jour qu'il m'avait apporté le timbre et la carte, je lui avais avoué mes étonnements et mes désillusions.

- Il y a eu tant de barbarie entre eux, m'avait-il répondu sans se mouiller.

Lui-même parlait des « crouillats », des « bicots », et leur en voulait de n'avoir pas participé à la grève pour les cinq francs d'augmentation.

*Suite à une mauvaise manipulation, la chaîne s'est arrêtée. Les ouvriers étrangers en profitent pour se distraire un peu. Élise imagine les commentaires des Français de l'atelier.*

Daubat\* contourna le cercle. Ce soir, il dirait à sa femme : « Aujourd'hui, il a fallu se farcir un concert des ratons. » L'autre, le grand régleur à lunettes, devait penser : « Mon fils est là-bas, et eux, ici, ça chante et ça rigole. » Ceux-là qui auraient dû les accepter, les reconnaître, les avaient repoussés, eux qui clamaient dans leurs congrès : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous. » Des sauvages et leur musique de sauvages. Des norafs, comme ils disaient. Une marque pire que l'étoile jaune sur le cœur des juifs. Les hommes aux couteaux dans la poche, les fainéants, voleurs, menteurs, sauvages, cruel, sales, des norafs. Ce soir leur journal rapporterait « des Nord-Africains attaquent une épicière ». Et, plus loin, sous une image édifiante, « des Français musulmans saluent le ministre résident ». Dans les deux cas, des chiens. Ou de bons chiens fidèles, affectionnés, caressés, ou des chiens enragés. Mais pas plus. Rien ne ferait jamais admettre à Daubat, au régleur, à bien d'autres, que les norafs étaient leurs égaux.

\* *contremaître*

## Didier Daeninckx (né en 1949)

Didier Daeninckx est né le 27 avril 1949 en Seine-Saint-Denis. Auteur de romans noirs, de nouvelles et d'essais, il ancre son œuvre dans une réalité historique, sociale et politique documentée et prend des positions engagées, par exemple sur la politique des charters dans *Lumière noire* en 1987 ou la question de la répression d'État pendant la Guerre d'Algérie dans *Meurtres pour mémoire*. Le prix Paul Féval de Littérature populaire lui est attribué en 1994 pour l'ensemble de son œuvre. En 2009 paraît *Missak*, récit-enquête sur les membres du groupe Manouchian (M.O.I.).

### **Meurtres pour mémoire** (1984)

Le 17 octobre 1961, Aounit et sa sœur Kaïra se rendent ensemble à la manifestation des Algériens contre le couvre-feu. Ils y retrouvent leurs amis, Saïd et Lounès. Des détachements de C.R.S, armés de matraques et d'armes de poing, sont massés un peu partout, et soudain, ils chargent, frappant violemment et tirant sur les manifestants.

Kaïra et Saïd étaient là, pris sous le feu. Aounit gisait sur le trottoir, de l'autre côté, près de sa mobylette. Mort ou blessé. Les rafales s'espacèrent : ce fut le silence troublé par le râle des agonisants. Un simple répit ! Les C.R.S. reformèrent leurs rangs et repartirent à l'assaut. Un mouvement de foule désordonné propulsa Kaïra en première ligne, face à une sorte de robot écumant qui leva sa matraque. Une peur atroce et absolue l'immobilisa, bloqua son souffle ; elle eut conscience que son sang se retirait d'un coup de son visage. Malgré le froid, sa peau hérissée se couvrit de transpiration. Elle ne pouvait quitter des yeux cet être effroyable qui allait la tuer. La main s'abattit brusquement mais Saïd, au prix d'un effort terrible se porta devant elle, la protégeant de son corps. La brutalité du choc les renversa tous deux. Le policier n'en continuait pas moins de frapper Saïd. Il finit par se lasser. Kaïra craignait de faire le moindre geste pouvant laisser croire à leur agresseur qu'elle vivait encore. Saïd, au-dessus, faisait de même, pensait-elle, jusqu'à l'instant où elle identifia le liquide poisseux et âcre qui s'étalait sur son manteau. Sa peur était douce en comparaison de l'immense douleur qui s'empara des moindres atomes de son être. Elle releva le cadavre de son ami en hurlant.

- Assassins ! Assassins !

Deux policiers s'emparèrent d'elle, la dirigèrent vers un des autobus de la R.A.T.P. réquisitionnés pour assurer le transfert des manifestants appréhendés, vers le Palais des Sports, et le Parc des Expositions de la Porte de Versailles.

Seul Lounès était indemne, il tentait de disperser la foule dans les petites rues qui jalonnent les boulevards. De nombreux passants prêtaient main-forte aux C.R.S. et leur désignaient les porches, les recoins où se cachaient des hommes, des femmes, rendus stupides par l'horreur.

Il était près de huit heures. Sur les quais situés en contrebas du pont de Neuilly, deux immenses colonnes formées par les habitants des bidonvilles de Nanterre, Argenteuil, Bezons, Courbevoie, se mirent en mouvement. Des responsables du F.L.N. les encadraient et canalisait les groupes qui ne cessaient de se joindre à eux. Ils étaient au moins six mille ; les quatre voies du pont ne semblaient pas assez larges pour assurer l'écoulement du cortège. Ils dépassèrent la pointe de l'Île de Puteaux, sous leurs pieds, et pénétrèrent dans Neuilly. Pas un ne portait d'arme, le moindre couteau, la plus petite pierre dans la poche. Kémal et ses hommes contrôlaient les individus suspects ; ils avaient expulsé une demi-douzaine de gars qui rêvaient d'en découdre. Le but de la démonstration était clair : obtenir la levée du couvre-feu imposé depuis une semaine aux seuls Français musulmans et du même coup prouver la représentativité du F.L.N. en métropole.

La voie était libre ; ils purent distinguer, au loin, l'Arc de Triomphe illuminé à l'occasion de la visite officielle du Shah d'Iran et de Farah Dibah. Comme à leur habitude, les femmes prirent la tête. On voyait même des landaus entourés d'enfants. Qui pouvait se douter que trois cents mètres plus loin, masqués par la nuit, les attendait une escouade de Gendarmes Mobiles épaulée par une centaine de Harkis. À cinquante mètres, sans sommations, les mitraillettes lâchèrent leur pluie de balles. Omar, un jeune garçon de quinze ans, tomba le premier. La fusillade se poursuivit trois quarts d'heure.

\*\*\*

Ce document pédagogique de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration a été réalisé en collaboration avec l'association Génériques.

« Générations, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France » : une exposition de Génériques à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration.

Avec le soutien de la Direction du développement et des affaires internationales (ministère de la Culture et de la Communication), de la direction de l'accueil, de l'intégration et de la citoyenneté (ministère de l'immigration, de l'intégration, de l'identité nationale et du développement solidaire), de l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances, direction régionale Ile de France, la Fondation France Télévisions et la Fondation Total.

Contacts :

- Département Education de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration: [education@histoire-immigration.fr](mailto:education@histoire-immigration.fr)
- Génériques, 34, rue de Citeaux, 75012 Paris ([www.generiques.org](http://www.generiques.org), [www.generations-lexpo.fr](http://www.generations-lexpo.fr))